

Témoignages oraux recueillis à l'occasion du 60^e anniversaire de la fin du conflit en Algérie

Témoignage de Éric de Gialluly, né le 20 juillet 1951

Transcription

Situation familiale.

Je suis né dans la région parisienne et mes parents ont décidé de s'installer à Alger en 1954, avec ma sœur aînée. Nous habitons dans le centre-ville d'Alger, rue René Tilloy, mes parents ont divorcé et mon père a conservé cette maison, j'y résidais le week-end ; ma mère habitait rue des Cèdres, qui était plus en périphérie, et où était situé le lycée Fromentin. Pour s'y rendre, on longeait le parc de Galland, le palais d'été. Et on arrivait au bois de Boulogne. C'est là que je passais la semaine. Mes souvenirs sont donc associés à ces deux maisons.

Vie quotidienne.

J'ai été élève à l'école Volta à Alger, de la maternelle au CM2. C'était proche de la maison de mon père et je déjeunais avec lui, il tenait un magasin qui s'appelait « Mega radio », situé place Hoche. Je pratiquais le violon et le jeudi, de l'équitation au cap Matifou.

En Algérie, les enfants avaient plus de liberté qu'en métropole, à 10 ans, on allait au cinéma tout seul. Mais pour éviter que les gens posent des bombes dans le cinéma, une fois qu'on était entré pour la séance, les portes étaient fermées et on ne pouvait pas ressortir.

De même, on était fouillé lorsqu'on montait dans un bus ou dans les magasins, pour vérifier qu'on n'avait pas d'explosif. Dans la rue, on entendait souvent des mitrailleuses. En tant qu'enfant, on n'avait pas peur, on vivait normalement, mais on savait qu'il pouvait y avoir des attentats. Un jour, je me suis trompé de bus, et je me suis trouvé dans un quartier où il y avait des tirs. On nous a fait descendre du bus, je me suis mis à pleurer et une jeune fille m'a remis dans le bon bus.

Ma sœur a très mal supporté l'Algérie, elle est revenue en France à Strasbourg chez ma grand-mère. J'ai donc vécu mon enfance comme un fils unique, mais à l'époque les divorces étaient mal vus et j'ai plus mal vécu ma condition d'enfant de divorcé que la guerre.

Pendant les vacances, nous allions voir nos familles en France, on prenait le bateau, soit *le Ville d'Alger*, soit *le Ville d'Oran*, soit l'avion.

En tant qu'enfant, je n'ai pas de souvenir de la guerre sur le plan politique, mon père n'avait pas été mobilisé pendant la Seconde guerre mondiale, mais comme il était pilote d'avion, il a été incorporé à l'ALAT (Aviation Légère de l'Armée de Terre) où il faisait quelques opérations matinales de surveillance mais il ne parlait pas des événements.

Je me souviens de la venue du général de Gaulle (4-6 juin 1956) où j'étais juché sur ses épaules au milieu de la foule.

Je me souviens aussi de l'attentat du Milk-Bar (le 30 septembre 1956), car tout le monde en parlait. Mon père n'évoquait pas la politique devant moi, ma mère était pro Algérie française, proche de l'OAS.

Le retour

Mon père est venu me chercher à la sortie de l'école, il m'a dit : « On va directement à l'aéroport et tu vas chez ta grand-mère à Strasbourg ». C'était en mars 1961 et cela correspondait à la fusillade à la rue d'Isly. J'ai pris l'avion tout seul, et même si j'avais déjà 11 ans, je me souviens que je me suis dit que je n'avais rien pu emporter, ni mes Tintin, ni mon Ours.

Ma grand-mère m'a accueilli, j'ai été inscrit à l'école Vauban, j'étais le seul « pied-noir » et je me souviens d'une gifle que j'avais reçu, parce que « *j'étais un sale pied-noir et un sale colon* ». Je suis vraiment toujours sensible à la manipulation des informations, les Français avaient vraiment l'impression qu'on était des sales colons qui avaient volé les biens des arabes.

Sur le plan scolaire, j'avais un bon niveau et je me suis retrouvé en tête de classe, ce qui prouve que l'enseignement que j'avais reçu en Algérie était bon, mais nous étions entre européens, peut-être parce que c'était en centre-ville.

Les trois premiers mois, je me suis bien adapté, je me suis fait rapidement des copains.

Je suis entré en 6^{ème} au lycée Kléber.

Mes parents sont rentrés en France dans l'été 1961, ma mère s'est remise en ménage avec un homme qu'elle avait connu à Alger, mais je vivais avec mon père, et sa seconde épouse, institutrice, qui avait déjà deux enfants. Mais comme mon père avait tout perdu en Algérie, la vie était un peu difficile et j'ai été interne au lycée pendant 6 mois.

Ce qui m'a le plus surpris à mon arrivée en France, c'est qu'on ne nous fouillait pas quand on montait dans le bus alors que quelqu'un pouvait mettre une bombe, et qu'au cinéma, on pouvait entrer et sortir comme on voulait, si bien que quand quelqu'un rentrait, j'avais tellement peur que je ne pouvais plus regarder le film et cela a duré une dizaine d'années.

J'ai rejoint mon père qui avait un appartement à St Cloud, où je suis allé au lycée, où j'ai retrouvé trois personnes, deux qui étaient dans ma classe en Algérie et un que je n'avais pas connu là-bas, mais dont la sœur avait comme prof de piano l'épouse de mon prof de violon, dans le quartier du Bois de Boulogne à Alger. C'est devenu mon meilleur copain.

Après nous sommes allés à Chambéry puis Lyon. J'ai décidé de faire mes études de médecine à Paris.

C'est la première fois que j'évoque mes souvenirs en Algérie et mon retour en métropole, je n'en ai pas parlé à mes enfants, car cela ne les intéressait pas. Avec mes parents, on n'a pas évoqué la vie à Alger.

La mémoire de mon enfance en Algérie

Grâce au site Copains d'avant, j'ai retrouvé des personnes qui étaient avec moi à l'école Volta à Alger. On a évoqué nos souvenirs d'enfant comme les jeux de bille avec des noyaux d'abricot, et un jour on s'est retrouvé à Lyon, et après le déjeuner, on a joué dans la rue avec nos noyaux d'abricot. Si beaucoup de gens devaient se demander ce que faisaient ces vieux messieurs avec des noyaux d'abricot, il y a un jeune qui nous a interpellé, il était israélien et il jouait aussi avec des noyaux d'abricot !

Avec l'un d'entre eux et deux autres personnes, on a fait un voyage en Algérie en 2016, sur les traces d'Albert Camus, on a été très bien reçu, j'aime beaucoup la culture algérienne.

A Mascara, on a été reçu par l'iman, puis par un prêtre et cinq religieuses.

Il y a un écart entre ce que pensent les Algériens en Algérie et ce qu'on en dit en France. Les discussions se font entre politique et ce n'est pas ce que demande le peuple.

Je reproche surtout au gouvernement français d'avoir laissé tuer des milliers de harkis.

Si j'ai accepté de témoigner, c'est pour donner l'avis d'un enfant car quand on lit des livres d'histoire, on ne parle pas de la vie quotidienne et c'est pour cela que j'ai voulu parler de ma peur dans les cinémas, parce qu'on ne pense pas à ce genre de traumatisme et que parfois, c'est par des petites histoires qu'on rejoint la grande histoire.